

sembler un nombre suffisant de complices ; ces complices étaient le bâtard de Douglas, André Karrew et Lindsay ; ils s'adjoignaient en outre, mais sans leur dire dans quel but, 150 soldats qui eurent ordre de se tenir prêts tous les soirs de sept à huit heures.

Vers le même temps, Rizzio reçut plusieurs avis par lesquels on lui disait de se tenir sur ses gardes, sa vie étant menacée, et surtout de se défier d'un certain bâtard. Rizzio répondit que depuis long-temps il avait fait le sacrifice de sa vie à sa position, et qu'il savait bien qu'un homme né dans une aussi basse condition qu'était la sienne ne s'élevait pas impunément au point où il était arrivé ; que, quant au bâtard dont on lui parlait, et qu'il croyait être le comte de Murray, il saurait, tant qu'il vivrait, le tenir si loin de lui et de la reine, qu'il ne croyait pas que ni l'un ni l'autre eussent quelque chose à craindre.

Rizzio demeura donc, sinon dans la sécurité, du moins dans l'indifférence, et cela tandis que ses ennemis, déjà d'accord sur son assassinat, ne discutaient plus que sur la manière dont il devait être mis à mort. Morton, fidèle aux traditions de son ancêtre, Douglas Attache Grelot, voulait que comme les favoris de Jacques II au pont de Lander, Rizzio fût arrêté, jugé et pendu, ce qu'en sa qualité de grand-chancelier du royaume il assurait ne devoir souffrir aucun retard ; Darnley, qui, outre les autres reproches qu'il croyait avoir à adresser à Rizzio, le soupçonnait encore, et fort injustement selon toutes les probabilités, d'un commerce adultère avec la reine, insista pour qu'il fût assassiné sous les yeux de Marie, s'inquiétant peu des accidens qui, chez une femme enceinte de sept mois, pouvaient résulter d'un tel spectacle.

Quelques jours après, les nobles reçurent avis que Rizzio devait, le lendemain, qui était le 9 mars, souper chez la reine, avec la comtesse d'Argyle, Marie Seyton et quelques autres de ses femmes. Marie donnait effectivement de temps en temps ainsi quelques soupers intimes, dans lesquels elle laissait de côté tout l'appareil de la royauté ; heureuse quand elle pouvait, à l'exemple de son père, Jacques V, jouir quelques instans de cette liberté si douce à ceux qui sont constamment enchaînés par les règles de l'étiquette ! Ces soupers ne se composaient ordinairement que de femmes, et Rizzio seul y était admis, grâce à son talent de musicien. Les conjurés n'avaient donc à craindre d'autres résistance que celle de la victime elle-même, et il était connu qu'en présence de la reine Rizzio, rendant justice à la bassesse de sa naissance, ne portait ni épée ni poignard.

Le 9 mars, vers six heures du soir, les cent cinquante soldats furent introduits dans le château par le roi lui-même, qui se fit reconnaître de la sentinelle placée à l'une des portes, et les conduisit dans une cour intérieure, sur laquelle donnaient les fenêtres du cabinet de Marie Stuart. Arrivés là, ils se rangèrent sous un grand hangar, afin de n'être point vus, ce qui n'aurait pas manqué d'arriver sans cette précaution, le parc étant couvert de neige.

Cette première disposition prise, Darnley revint

trouver les seigneurs qui l'attendaient dans une salle basse, et, les faisant monter par un escalier tournant, il les conduisit jusque dans la chambre à coucher de la reine, qui était attenante au cabinet où soupaient les convives, et de laquelle on pouvait entendre tout ce qu'ils disaient ; puis les laissant là, dans l'obscurité, en leur recommandant d'entrer seulement quand ils l'entendraient s'écrier : A moi ! Douglas ! Il fit retour par un corridor, et, ouvrant une porte secrète, il entra dans le cabinet, et vint s'appuyer au dossier du fauteuil sur lequel était assise la reine.

Les trois personnes qui tournaient le dos à cette porte, et qui étaient Marie Stuart, Marie Seyton et Rizzio, n'avaient pas vu s'approcher le roi ; mais les trois personnes qui lui faisaient face étaient restées immobiles et muettes en le voyant paraître. La reine, en les voyant ainsi changer de maintien, se douta que quelque chose d'étrange se passait derrière elle, et se retournant vivement, elle aperçut Darnley, le sourire sur les lèvres, mais si affreusement pâle, qu'elle prévint aussitôt que quelque chose de terrible allait se passer. En ce moment, et comme elle allait l'interroger sur sa présence inattendue, on entendit dans la salle voisine un pas lourd et traînant qui s'approchait de la tapisserie, qui, en se soulevant lentement, laissa voir lord Ruthwen, armé de toutes pièces, pâle comme un fantôme et tenant une épée nue à la main.

— Que voulez-vous, mylord ? s'écria la reine, et que venez-vous faire chez moi armé ainsi ? Avez-vous le délire, et faut-il que je vous plaigne ou que je vous pardonne ?

Mais Ruthwen, sans répondre, étendit son bras armé vers Rizzio, et cela avec la lenteur d'un spectre ; puis d'une voix sourde :

— Ce que je viens faire ici, Madame, répondit-il, je viens chercher cet homme !

— Cet homme, s'écria la reine en se rangeant derrière Rizzio, cet homme ! et qu'en voulez-vous faire ?

— *Giustizia ! Giustizia !* se mit à crier Rizzio en se jetant à genoux derrière Marie, et en saisissant le bas de sa robe.

— A moi, Douglas ! s'écria le roi.

Au même instant, Morton, Karrew, le bâtard de Douglas et Lindsay se précipitèrent dans le cabinet avec tant de violence, qu'ils renversèrent la table pour arriver plus tôt jusqu'à Rizzio, qui, espérant que le respect dû à la reine le protégerait, se tenait toujours derrière elle. Marie, de son côté, faisait face aux assassins avec un calme et une majesté suprêmes ; mais ils étaient trop avancés pour reculer, et André Karrew, lui mettant le poignard sur la poitrine, la menaça de la frapper si elle ne se retirait pas. Au même moment, Darnley, la saisissant à bras le corps l'enleva avec violence et sans aucun égard pour sa grossesse, tandis que le bâtard de Douglas accomplissant la prédiction fatale, arrachait le poignard qui était suspendu à la poitrine du roi et en frappa Rizzio. A ce premier coup, le malheureux tomba en jetant un cri ; mais, se relevant aussitôt, il se traîna sur ses genoux du côté de la reine qui ne cessait de se débattre en criant : Grâce ! grâce ! Mais, avant qu'il eût pu l'atteindre, tous se ruèrent sur lui, et tandis que les uns continuaient de frapper, les